AccueilRevenir à l'accueilCollectionMustapha et ZéangirItemMustapha et Zéangir, tragédie en cinq actes et en vers, représentée sur le théâtre de Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le 1er novembre 1776

Mustapha et Zéangir, tragédie en cinq actes et en vers, représentée sur le théâtre de Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le 1er novembre 1776

Auteur : Chamfort (de), Sébastien-Roch-Nicolas (1741 ?-1794)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

94 Fichier(s)

Les mots clés

Tragédie en 5 actes et en vers

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-12475 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11895962ss

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie) Eléments codicologiques[2]-88 p. ; in-8 Date

- 1777-12-15 (date de la 1ère représentation par la Comédie Française)
- 1778 (date de l'édition)

LangueFrançais Lieu de rédactionParis, Veuve Duchesne

Relations entre les documents

Collection Mustapha et Zéangir

Mustapha et Zéangir, tragédie en cinq actes et en vers a pour édition approuvée cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

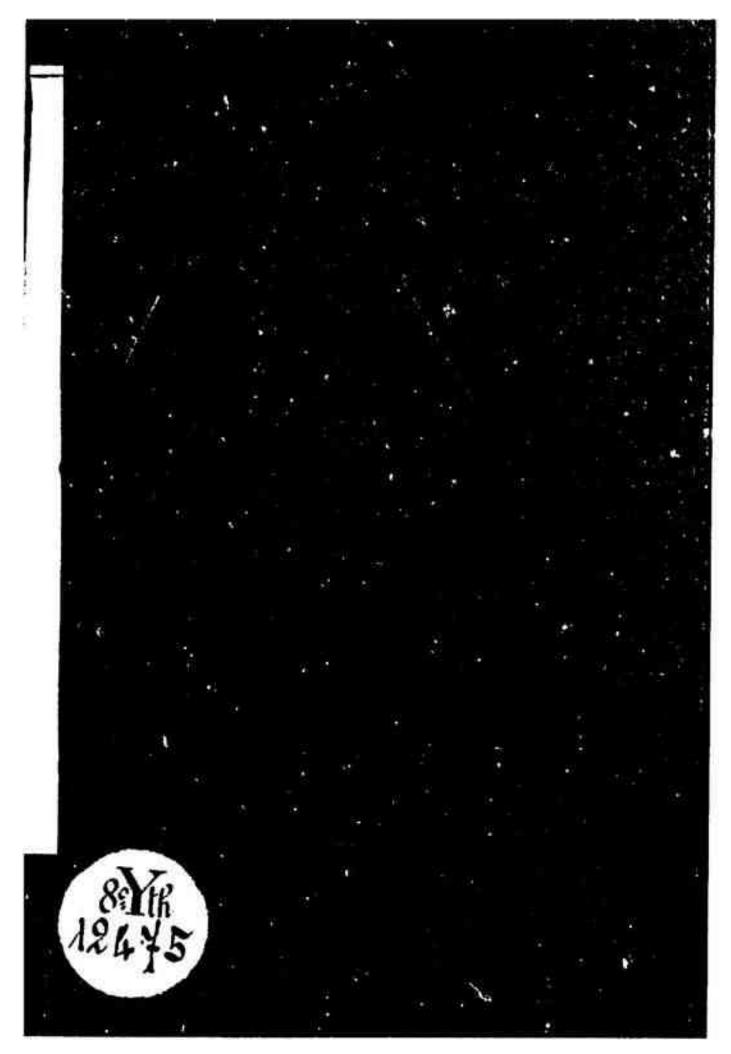
Citer cette page

Chamfort (de), Sébastien-Roch-Nicolas (1741 ?-1794), Mustapha et Zéangir, tragédie en cinq actes et en vers, représentée sur le théâtre de Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le 1er novembre 17761778 (date de l'édition) ; 1777-12-15 (date de la 1ère représentation par la Comédie Française)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/140

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023



 $Fichier issu d'une page \ EMAN: \underline{http://eman-archives.org/Ecume/items/show/140?context=pdf}$

MUSTAPHA

ET

ZÉANGIR,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée sur le Théâtre de Fontainebleau, devant LEURS MAJESTÉS, le premier Novembre 1776 & le 7 Novembre 1777;

A Paris, sur le Théâtre de la Comédie Française, le 15 Décembre 1777.

DÉDIÉE A LA REINE,

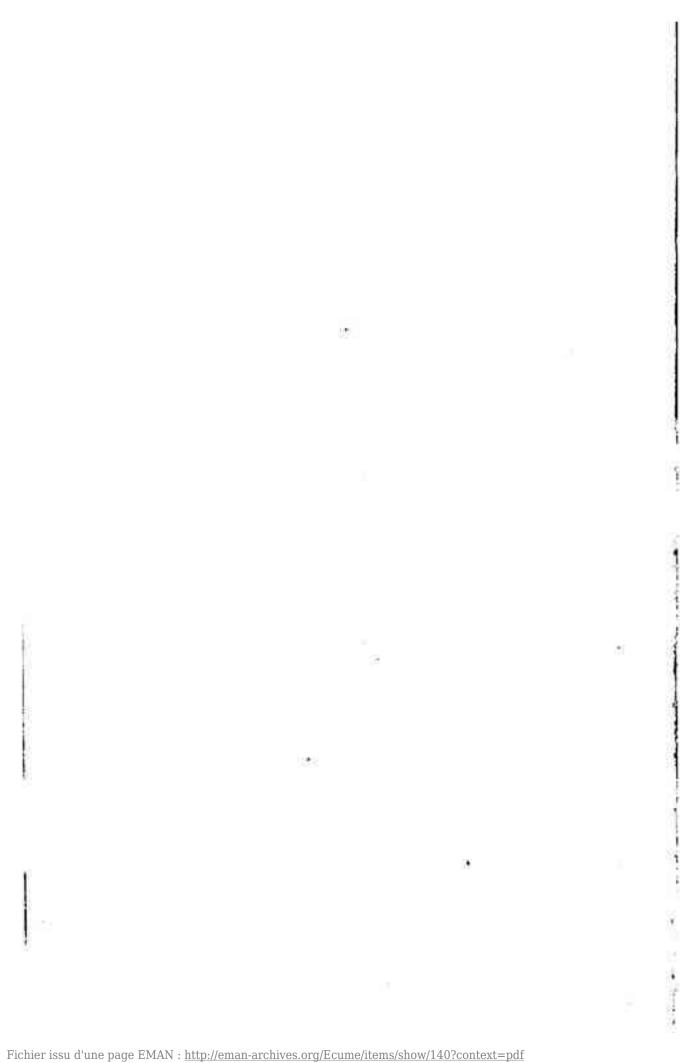
PAR M. DE CHAMFORT, Secrétaire des Commaidemens de Son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE DE CONDE, Membre de l'Académie de Marseille.



CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permiffion.





A LA REINE.

MILA DA WE,

L'indulgente approbations dont VOTRE MAJESTÉ a Vaigné honorer la Tragédie de Mustapha & Zéangio m'avait fait concevoir l'espérance de lui prèsenter cet Ouvrage, & vos bontés ont rendu ce vœu plus chev à ma reconnaissance. Beureux, si je pouvais, MADAME, la consacrev pav de nouveaux efforts, di je pouvais justifiev vos bienfaitu.

grace devant VOTRE MAJESTÉ,

spav le mérite de mes ouvrages, plus
que pav le choix de leuv sujet! En

esset, MADAME, le triomphe de

la tendresse fraternelle, l'amitié

généreuse Goles combats magnanimes

de deux béros avaient naturellement

trop de droits sur voire ame, Eo

speindre des vertus, c'était s'assurer

t'honneuv du suffrage de VOTRE

MAJESTÉ,

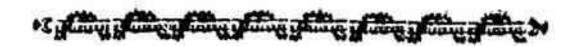
Je fuis avec un très - profond respect,

MAD AME,

DE VORRE MATIESTÉ,

Le très-humble, très-obeissant, & très-fidele Sujet, CHAMFORT.

MUSTAPHA ET ZÉANGIR,



PERSONNAGES. ACTEURS,

SOLIMAN, Empereur des Turcs. M. Brizard.
ROXELANE, Epouse de Soliman. M. Vejtrise
MUSΓΑΡΗΑ, fils ainé de Soliman,
mais d'une autre femme. M. Larive.

ZÉANGIR, Fils de Soliman & de Roxclane. M. Meli-

AZEMIRE, Princesse de Perse. Mu. Sainval, cade

OSMAN, Grand-Vifir. M. Duffaut.

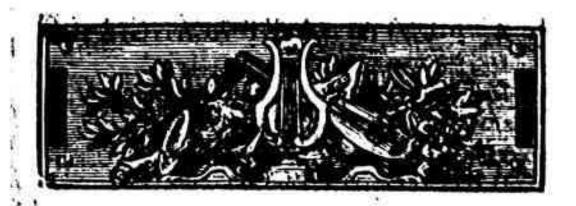
ALI, Chef des Janissaires. M. Vanhove.

ACHMET, ancien Gouverneur de Mustapha.

M. Dauberral.

FELIME, Confidente d'Azémire. Me la Chassaigne.
NESSIR, GARDES.

La Scène est dans le Serrait de Constantinople,
. autrement Bizance.



MUSTAPHA z † ZÉANGIR, TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. ROXELÂNE, OSMAN.

OSMAN.

OUI, Madame, en secret le Sultan vient d'entendre Le récit des succès que je dois vous apprendre; Les Hongrois sont vaineus, & Témesvar surpris, Garant de ma vistoire, en est encor le prix.

Aij

MUSTAPHA ET ZEANGIR,

Mais tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle, Dans Bizance aujourd'hui quel ordre me rappelle?

ROXELANE.

Eh! quoi, vous l'ignorez l., Oui, c'est moi seule, Osman
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance.
Le Prince, dès ce jour, va paraître à Bizance;
Il revient: ce moment doit décider ensin
Et du sort de l'Empire & de notre dessin.
On sçaura si toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt-ans d'honneurs environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les loix du fils de son époux;
Ou si de Zéangir l'heureuse & tendre mète,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Distant les volontés d'un fils respectueux,
De l'Univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Atluré d'un seul coup vos grandeurs & ma viel
J'osais vous en slatter: le Sultan soupçonneux
M'ordonnait de saisir un sils victorieux
Dans son Gouvernement, au sein de l'Amasie;
Je pars sur cet espoir: j'arrive dans l'Asie,
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Cheri de ses Soldats, partout idolâtré.
Ma présence estrayait leur tendresse allarmée,
Et si le moindre indice eut instruit son armée
De l'ordre & du dessein qui conduisait mes pas;
Je périssais, Madame, & ne vous servais pas,

TRAGÉDIE.

Soyez tranquille, Ofman, vous m'avez bien servie:
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sçais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs,
De ses cruels ayeux déployé les sureurs;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône Ottoman vit la clémence assise;
Mais s'il est moins séroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus sier, non moins terrible qu'eux,
J'ignore si, d'ailleurs, au comble de la gloire,
Couronné quarante ans des mains de la vistoire,
Sans regret par son sils un père est égalé;
Mais le sils est perdu, si le père a tremblé.

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise, Par une main venale entre vos mains remise, Du Prince & de Thamas trahissant les secrets, Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts à Cette lettre, sans doute, au Sultan parvenue....

ROXELANE.

Cette lettre, Visir, est encore inconnue,
Mais apprenez quel prix le Sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille à vos vœux par mon choix destinée
Il daigne à ma prière approuver l'hymenée,
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
l'ai pu, jusqu'aujourd'hui, sans nuire à nos projets.
Dans le sond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.

6 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

Ecouter: du moment qu'un hymen gloricux -Du Sultan pour jamais m'eut affervi les vœux, Je redoutai le Prince; idole de son père, Il pouvait devenir le vengeur de sa mère : Il pouvait.... Cher Ofman, j'en frémissais d'horreur; Au faite du pouvoir, au sein de la grandeur, Du Serrail, de l'Etat fouveraine paifible, Je voyais dans le fond de ce Palais terrible Un enfant s'élever pour m'imposer la Loi: Chaque instant redoublait ma haine & mon effroi. Les cœurs volaient vers lui : fa fierté , son courage , Ses vertus s'annonçaient dans les jeux de fon âge, Et ma rivale, un jour, arbitre de mon fort, M'eût présenté le choix des sers ou de la mort. Tandis que ces dangers occupaient ma prudence, Le Ciel de Zéangir m'accorda la naissance; Je triomphais, Oliman, j'étais mère: & ce nom Ouvrait un champ plus vafte à mon ambition; Je cachai toutefois ma superbe espérance; De mon fils près du Prince on éleva l'enfance, Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans, Sembla mêler fon charme à leurs jeux innocens. Bientôt mon ennemi , plus âgé que fon frère , S'enflammant au récit des exploits de son père, S'indigna de languir dans le sein du repos, Et brûla de marcher sur les pas des Héros. Avec plus d'art alors cachant ma jalousie, Je fis à son pouvoir confier l'Amasie, Et, tandis que mes soins l'exilaient prudemment, Tout l'Empire me vit avec étonnement Affurer à ce Prince un si noble parrage, De l'héritier du Trône ordinaire apparage;

TRAGÉDIE.

Sa mère auprès de lui courut cacher les pleurs. Mon fils , demeuré feul , attira tous les cœurs : . Mon fils à ses vertus sçait unir l'art de plaire; Presqu'autant qu'à moi-même il sut cher à son père, Et , remplaçant bientot le rival que je crains , Dejà, fans les connaître, il servait mes desseins, Je goûtais, en filence, une joie inquiette; Lorsque, las de payer le prix de sa défaite, Thamas à Soliman refusa les tributs, Salaire de la Paix que l'on vend aux Vaincus; Il fallut pour arbitre appeller la Victoire. Le Prince jeune, ardent, animé par la gloire, Brigna près du Sultan l'honneur de commander : Aux vœux de tout l'Empire il me fallut céder. Eh! qui sçavait, Oiman, si la guerre inconstante. Punissant d'un foldat la valeur imprudente, N'aurait pu ? Vain espoir ! les Persans terrasses ; Trois fois dans leurs déferts devant lui dispersés, La fille de Thamas, aux chaines réfervée, Dans Tauris pris d'affaut par fes mains enlevée, Ces rapides exploits l'ont mis, dès fon printems, Au rang de ces Héros, honneur des Ottomans.... J'en rends graces au Ciel... Oni, c'est sa renommée, Cet amour, ces transports du Peuple & de l'armée, Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons, A les regards jaloux ont paru des affronts, Il n'a pu se contraindre, & son imparience Rappelle, fans détour, le Prince dans Byfance : Je in'en applaudiffais, quand le fort dans raes mains Fit patier cet écrit propice à mes deffeins; Je voulais au Sultan contre un fils que j'al horre.... Il faut que ce billet foit plus funeste encore; A iv

8 MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

Le Prince est violent & son malheur l'aigrit,
Il est sier, instexible, il me hait; il suffit,
Je sçais l'art de pousser ce superbe courage
A des emportemens qui serviront ma rage;
Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

OSMAN.

Hâtez-vous: qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé, Avant que l'ennemi que vous voulez proscriro Sur le cœur de son père ait repris son empire. Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié Dont votre sils, Madame, à son frere est lié? Vous-même, pardonnez à co discours sincère, Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère, D'une amitié satale avez serré les nœuds.

ROXELANE.

Eh! quoi! fallait-il donc qu'enchainé dans ces lieux,
Au fentier de l'honneur mon fils n'ôlat paraître?
Entouré de Héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore; il est vrai, mais c'est avec grandeur,
J'approuvai, j'admirai, j'excitai son ardeur:
La politique même appuyait sa prière:
Da Trône sous ses pas j'abaissais la barrière,
Je crus que signalant une heureuse valeur
Il devait à nos vœux promettre un Empereur
Digne de soutenir la splendeur Ottomane,
Eh! comment soupçonner qu'un fils de Rexelane,
Si près de ce haut rang, pourrait le dédaigner,
Et sormer d'autres vœux que celui de régner?
Mais, non: rassurez-vous; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'ensance.

Pressige d'un moment, dont les faibles lueurs Vont soudain disparoître à l'éclat des grandeurs à Mon fils.....

OSMAN.

Vous ignorez à quel excès il l'aime,

Je ne puis vous tromper, ni me tromper moi-même:

Je détefte le Prince autant que je le crains:

Il doit hair en moi l'ouvrage de vos mains,

Un Visir qui le brave & bientôt votre gendre;

D'Ibrahim qu'il aimait il veut venger la cendre,

Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.

S'il vit, je dois trembler: s'il règne, je suis mort:

Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.

Perdez votre ennemi, mais redoutez son stèrre

Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.

ROXELANE.

Zéangir !... Ciel !... mon fils !.... il trahirait mes vœux !

Ah I s'il était possible.... Oui, realgré ma tendresse...

Je suis mère, il le sçait, mais mère sans saiblesse.

Ses frivoles douleurs ne pourraient m'allarmer,

Et mon cœur en l'aimant sçait comme il faut l'aimer.

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire. Je crains que dans ces lieux, cette jeune Azémire N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

ROXELANE.

J'ai mes desseins, Osman; captive dans Tauris, Je la sis demander au Vainqueur de son père. La fille de Thamas peut m'être nécessaire; Vous saurez mes projets, quand il en sera tems. Allez, j'attends mon sils; prositez des instans,

10 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

Assidez mon époux : Sultane & belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire:
Parlez : de ses soupçons nourrissez la sureur;
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur
Ce sameux Ibrahim, cet ami de son maitre,
S'il est vrai, toutesois, qu'un sujet puisse l'être,
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux;
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux, il tremble sur le Trône,
On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretie.
Me dévoilant son cœur va décider le mien,



SCENE II. ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

MON fils, le tems approche, ou, devançant votre âge,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Elevez votre cœur jusques à vos dessins.
Le Sultan, (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme satal de sa longue carrière;
De l'Euphrate au Danube, & d'Ormus à Tunis.
Cent peuples, sous ses loix étonnés d'être unis,

¹ Les Flottes de Soliman pénétterent jufques dans le Golfe Perique.

Vont voir à qui le fort doit remettre en partage De sceptres, de grandeurs cet immense héritage. Le Prince, après huit ans, rappellé dans ces lieux....

ZÉANGIR.

Ah! ... je tremble pour luie

ROXELANE.

(A part.)

Qui ? vous, mon fils!.. O Cieux !

ZEANGIR.

C'est pour lui que j'accours : soussirez que ma prière Implore vos bontés en faveur de mon frère. Les enfans des Sultans, (vous ne l'ignorez pas) Bannis pour commander en de lointains climats, Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père; Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire. Sur le seuil du Palais si mon frère immolé...

ROXELANE.

Et voilà de quels foins votre cœur est troublé! De nos grands intérêts quand mon ame est remplie! Quand yous devez régler le sort de notre vie!

ZEANGIR.

Moil

ROXELANE.

(d part.)

Vous... Ciel! qu'il est loin de concevoir mes vœus. Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trone est à mon frère, y penfer est un crime.

12 MUSTAPHA ET ZÉANGIR, ROXELANE.

li cft vrai qu'en effet, s'il cût perfévéré, S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré, S'il n'eût trahi l'Etat, vous n'y pouviez prétendre.

ZEANGIR.

Qui ? lui ! trahir l'Etat ! à Ciel ! puis-je l'entendre ?
Croyez qu'en cet instant, pour dompter mon courroux;
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venais-je implorer; quel appui pour mon frère!

ROXELANE.

Eh bien! préparez-vous à braver votre père;
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité fecret à Thamas n'est lié:
Que depuis son rappel, ses délais qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR.

Quoi !... non, je ne crains rien, rien que la calomnie. Rougissez du soupçon qui veut stétrir sa vie, Il est indigne, assreux.

ROXELANE.

Modérez-vous, mon fils.

Eh bien! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.

Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,

Excufer une erreur qui vous donne un empire.

Vous le facrifiez. Quel repentir un jour!..

TRAGEDIE. ZEANGIR.

Moi! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeste retour. Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne salaire! Savez-vous pour son sils ce qu'a sait votre mère? Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur, D'avance, par mes foins, fondaient votre bonhaur? Née, on vous l'a pu dire, au fein de l'Italie, Surprise sur les mers qui baignent ma patrie, Efclave, je parus aux yeux de Soliman: Je lui plus : il pensa qu'éprise d'un Sultan, M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte, Je briguera's moi-même une défaite promte. Qu'il se vit détrompé! ma main, ma propre main, Prévenant mon outrage, allait percer mon fein; Il palit à mes pieds, il connut sa Maitresse. Ma fierté, fon estime accrurent sa tendresse: Je sus m'en prévaloir : une orgueilleuse loi Défendait que l'hymen affujettit sa soi; Cette loi fut proscrite, & la terre étonnée Vit un Sultan foumis au joug de l'hyménée: Je goûtai, je l'avoué, un instant de bonheur. Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur, Une langueur secrette empoisonna ma vie: Je te reçus du Ciel, mon ame fut remplie. Ce nouvel intérêt, fi tendre, fi pressant, Répandit sur mes jours un charme renaissant; J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie; La gloire vint parler à mon ame aggrandie;

14 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition:
Près de son nom peut-être on placera mon nom.
En bien, tous ces surcroits de gloire, de puissance,
C'est à toi que mon cœur les soumettait d'avance;
C'est pour toi que j'aimais & l'empire & le jour;
Ét mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah I vous me dochirez; mais quoi; que faut-il faire?

Faut-il tremper èses mains dans le fang de mon frère;

Moi qui voudrais pour lui voir le mien répandu?

ROXELANE.

Quoi ! vous l'aimez ainsi ? Dienx ! quel charme inconoxi Peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?

ZÉANGIR.

Le charms des vertus, de la reconnaissancé ; Celui de l'amitié.... Vous me glacez d'esfrois

ROXELANE

Adieu.

ZEANCIR,

Qu'alkz-vous faire?

ROXELANE.

Il est affreux pour mo?

D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres: Ce cour n'était pas fait pour en connaître d'autres.

ZEANGIR.

Vous suyez. Dans quel tems m'accable son courroux? Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux, Quand d'autres vœux...

TRAGEDIE.

ROXELANE.

Comment!

ZBANGIR. . .

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Patlez.

Ь

1

ZEANGIR

Si mon destin m'écarte de l'Empire. Il est un bien plus cher & plus fait pour mon cœur Qui pourrait à mes yeux remplacer la grandeur. Sans yous, sans vos bontés je n'y dois point prétendres Je l'dferais par vous.

ROXELANE, Mais quelque soit ce bien pour vous si précieux; Mon fils , il eft à vous , si vous ouvrez les yeux. Votre imprudence ici renonce au rang suprême, Vous en voyez le fruit , & dans cet instant mêmes Il vous faut implorer mon fecours, ma faveur; Régnez , & de vous feul dépend votre bonheur; Et sans avoir besoin qu'une mere y consente, Vous verrez à vos loix la terre obciffante.



16 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,



SCENE III.

ZÉANGIR, feul.

Q U E L's assauts on prépare à ce cœur essrayé!

Craindrais-je pour l'Amour, tremblant pour l'amitié ?

O mon strere! à cher Prince! après un an d'absence,

Hélas! était-ce à mol de craindre s'aprésence?

J'augmente ses dangers... je vole à ton secours...

Et c'est ma mère, à Ciel! qui menace tes jours.

Se peut-il que d'un crimé on me rende complice,

Et que je sois sormé d'un sang qui te haisse?



SCENE IV.

ZEANGIR, AZEMIRE.

ZEANGIR.

A H l Princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la Sultane implorant la faveur,
Et de mes seux secrets découvrant le mystère,
Allait à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain sur un affreux discours;
Quels périls vont du Prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh! quoi, que faut-il craindre ? Et quel nouvel orage.... ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon ame se partage, Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur. Vous pouvez le hair, je le sçais.

AZÉMIRE.

Moi, Seigneur !

ZÉANGIR.

Je ne me slatte point, par lui seul prisonnière, C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père. L'instant où je vous vis est un malheur pour vous, Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE.

Par mon seul intérêt mon ame prévenue

A ses vertus, Seigneur, n'a point sermé ma vue;

Je suis loin de hair un généreux vainqueur.

Ses soins ont de mes sers adouci la rigueur;

Ila même permis que mes yeux, dans son ame,

Vissent.... quelle amitié pour son frère l'enslamme!

1 =

ě

1

ZÉANGIR.

Ah! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur l' De tous ses sentimens connaître la grandeur, Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit, Seigneur, j'admire votre frère; Je sens que son danger doit vous faire frémir. Quel est-il?

ZÉANGIR.

On prétend, on ofe soutenir Qu'avec Thamas, Madame, il est d'intelligence.

В

18 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

AZÉMIRE.

O Ciel ! qui peut ainsi flétrir son innocence ?

ZÉANGIR.

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur. Mais, si j'ose, à mon tour, soigneux de mon bonheur....

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre?
D'un trop suneste amour que devez-vous attendre?
Nos destins par l'Hymen peuvent-ils être unis?
Thamas & Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long regne, iliustre par la guerre,
De leurs sanglans débats ont occupé la terre;
Et, malgré ses succès, votre pere, Seigneur,
Laisse, au seul nom du mien, éclater sa sureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage;
Mais mon cœur, je le sens, gémirait davantage,
Si le vôtre, Seigneur, par le tems détrompé,
Me reprochait l'espoir dont il s'est occupé.

ZĖANGIR.

Non: je serai moi seul l'auteur de mon supplice, Cruelle; je vous dois cette affreuse justice. Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés, Triompher des raisons qu'ici vous rassemblés; Et si dans vos resus, votre ame persévère, Mes larmes couleront dans le sein de mon frète.





SCENE V.

AZÉMIRE, FELIME.

AZÉMIRE.

DANS le sein de son frere.... ah I souvenir fatal !
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival.
Quelle épreuve l & c'est moi, grand Dieu! qui la prépare.

FELIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare; Mais un mot, pardonnez, pouvait les prévenir. L'aveu de votre amour....

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir.

Quand un ordre cruel, m'appellant à Bizance,
Du Prince, après trois mois, m'eut ravi la préfence,
Sa tendresse, Félime, exigea de ma soi
Que ce satal secret ne sut livré qu'à toi.
Il craignait pour tous deux sa cruelle ennemie.
Est-ce elle dont la haine arme la calomnie?
A-t-il pour notre Hymen sollicité Thamas?
O Ciel I que de dangers j'assemble sur ses pas!
Etrange aveuglement d'un amour téméraire l
Ces raisons qu'à l'instant j'opposais à son frère
Contre le Prince hélas! parlaient plus sortement,
Je les sentais à peine auprès de mon amant;
Et quand plus que jamais ma slamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue!

9

20 MUSTAPHA ET ZÉANGIR, &c.

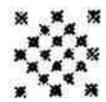
FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous même & pour eux; Eh 1 qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère, Et contraints de hair un rival dans un frère.

AZÉMIRE.

Ah I loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité, Peins-moi , plutôt , peins-moi leur générofité ; Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse, De ces nobles combats fortant victorieuse, Etd'un exemple unique étonnant l'univers. Mais un Trône , l'Amour , des intérêts si chers. . . . Fuyez, foupçons affreux; gardez-vous de paraitre. Quel cípoir, cher amant, dans mon cœur vient de naitre, Quand ton frère à mes yeux partageant mon effroi, Au lieu de son amour ne parlait que de toi ! L'amitié dans son ame égalait l'amour même : Il te rendait justice, & c'est ainsi qu'on t'aime. Tu verras une amante, un rival malheureux, Unir pour te sauver leurs efforts & leurs vœux. Le Ciel, qui veut confondre & punir ta marâtre, Charge de ta défense un sils qu'elle idolatre.

Fin du premier Acle.





ACTE II.



SCENE PREMIERE. LEPRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

E ST-CE toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui;
Toi, de mes premiers ans & le guide & l'appui?
Ah! puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes siers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudens je puis parer leurs coups;
Un si sidele ami....

ACHMET.

Prince, que faites-vous?

D'un tel excès d'honneur mon ame est accablée.

Je voudrais voir ma vie à la vôtre immolée;

Mais ce titre....

LE PRINCE.

Tes soins ont sçu le mériter.

Pour en être plus digne il le saut accepter.

On m'accuse en ces lieux d'un orgueil instexible;

C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.

Bij

22 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

Je sais chérir toujours & ton sele & ta soi,

Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.

Voità donc ce séjour si cher à mon enfance,

Oit jadis.... quel accueil après huit ans d'absence!

Tu le vois, c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur.

On dérobe à mes yeux l'empressement slatteur

D'un peuple dont la joye honorait mon entrée.

Une barque en secret, sur la mer préparée,

Aux portes du serrail me mene obscurément:

Un ordre me prescrit d'attendre le moment

Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère;

Il saut que je redoute un regard de mon père,

Et que l'amour d'un sils, muet à son aspest,

Se cache avec terreur sous un mome respest.

ACHMET.

Ecartez, croyez-moi, cette fombre penfée.
N'enfoncez point les traits dont votre ame 'est blessée:
A vos dangers, au sort conformez votre cœur:
Da joug, sans murmurer, soussirez la pésanteur:
De vos exploits, sur-tout, bannissez la mémoire,
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire,
Et d'un Visir jaloux confondant les desseins,
Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le làche! d'Ibrahim i! occupe la place;
Un jour.... Dirais-tu bien que sa superbe audace
Dans mon camp, sous mes yeux, voulait dister des Loix?

ACHMET.

De vos reffentimens, Prince, étouffez la voix.

TRAGÉDIE.

LE PRINCE.

Qui, moi! fouffrir l'injure & dévorer l'offense! Dételler fans courroux & frémir fans vengeance !... Je le voudrais en vain, n'attends point cet effort.... Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transports Je devrais, je le fens, vaincre ma violence; Mais prends pitié d'un cœur déchiré des l'enfance, Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir, D'un cœur fait pour aimer qu'on force de hair. Eh! qui jamais du fort fentit mieux la colete? Témoin, presqu'en naissant, des ennuis de ma mère, Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis, Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils. Elle fuir avec moi, je pars pour l'Amafie. Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie, Quand je verse mon sang, ofent slétrir mes jours: Une indigne marâtre empoilonne leur cours. Vainqueur dans les combats, confolé par la gloire, Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire, Je m'écarte en tremblant du trône paternel; Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel. J'en reçois l'ordre, Achmet; & quand? Lorfque ma mère A befoin de ma main pour fermer sa paupière : A cet ordre fatal juge de son esfroi; Expirante à mes yeux elle a pali pour moi; Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses, Remplissaient de terreur nos dernières tendresses: J'ai lû tous mes dangers dans ses regards écrits, Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils. Ah! cette image encor me poursuit & m'accable; Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable, Biv

24 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

Je recueillais sa cendre & la baignais de pleurs, lci l'on accusait mes coupables lenteurs: On cherchait à douter de mon obéissance: Un sils pleurant sa mère a besoin de clémence, Et doit justisser, en abordant ces lieux, Quelques momens perdus à lui sermer les yeux!

ACHMET.

Ah! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon âme. Si votre cœur se livre au courroux qui l'enslame, De la Sultane ici soutiendrez-vous l'aspett? Feindrez-vous devant elle un ombre de respect? N'allez point à sa haine offrir une victime, Contenez, rensermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah! voilà de mon fort le coup le plus affreux.

C'est peu de l'abhorrer, de paraître à ses yeux,

D'étousser des douleurs qu'irrite sa présence,

Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance;

Mère de Zéangir ses jours me sont sacrés,

Que les miens, s'il le saut, à sa sureur livrés....

Maisquoi! Puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,

Adoptant contre un sils une haine étrangère....

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir.

l'ar la mort d'Ibrahim, jugez de son pouvoir.

Connaissez, redoutez votre siere ennemie;

Vingt ans sont écoulés depuis que son génie

Préside aux grands destins de l'Empire Ottoman;

Et, sans le dégrader, regne sur Soliman.

Le sejour odieux qui lui donna naissance, Lui montra l'art de feindre & l'art de la vengeance. Son ame aux profondeurs de ses déguisemens Joint l'audace & l'orgueil de nos fiers Musulmans. Sous un maitre absolu souveraine maitresse, Elle ofa ! daigner, même dans fa jeunesse, Ce frivole artifice & ces foins féducteurs, Par qui son faible sexe, enchaînent de grands cœurs. Offre aux yeux indignés la douloureuse image D'un Héros avili dans un long esclavage. De son illustre époux seconder les projets; Utile dans la guerre, utile dans la paix, Sentir ainsi que lui les sureurs de la gloire, L'enflammer, le pouffer de victoire; Voilà par quelle adresse elle a sçu l'asservir. Sans la braver, du moins, laissez-la vous hair. Eh! par quelle imprudence, augmentant nos allarmes, Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes ?

LE PRINCE.

Comment ?

10

ACHMET.

Pourquoi, Seigneur, tous ces Chefs, ces Soldats Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas ? Pourquoi cet appareil qui menace Bysance, Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence?

LE PRINCE.

N'accuse que des miens le transport indiscret; Aux ordres du Sultan j'obéissais, Achmet; J'annonçais mon rappel; & le Peuple & l'Armée Tout frémit: on s'assemble, une Troupe ailarmée

26 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

M'environne, me presse & s'attache à mes pas.'
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas :
Je m'arrache à leur soule, alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils vôlent à leur tente,
Saisissent l'étendart, & d'un zèle insensé,
Croyant me suivre, ami, m'ont déjà devancé.
Pardonne: à tant d'amour, hélas! je sus sensible!
Et quel serait, dis-moi, le mortel inslexible,
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
Aurait sermé son cœur au plaisir d'être aimé?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paraître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puisse être. De sa tendre amitié je me suis tout promis, C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

LEPRINCE.

Hélas! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et de son âge au mien oubliant la distance,
Nos âmes se cherchaient alors comme aujourd'hui;
Un charme attendrissant régnait autour de lui,
Et le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appellait au berceau de mon frère;
Tu le sçais, tu le vis; & lorsque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante & moins belle,
M'apprit qu'il est des biens plus desirables qu'elle.
Il vint la partager. La Vistoire deux sois
Associa nos noms, consondit nos exploits;
C'était le prix des miens, & mon âme enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.

Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux;
Sur les piéges cachés ouvre pour moi les yeux;
Aux regards du Sultan je dois bientôt paraître;
Reviens.... j'entends du bruit. C'est Zéangir, peut-être.
C'est lui. Vas, va, laisse-moi dans ces heureux momens
Oublier mes douleurs dans ses embrassemens.

No of the latest the second se

SCENE II. LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

O U trouver?... C'est lui-même. O mon ami! mon frère! Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère! Laisse-moi dans tes bras, laisse-moi respirer, De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer!

LE PRINCE.

Ah I que mon âme ici répond bien à la tienne !
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne!
Que ces épanchemens ont pour moi de douceurs!
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs....

ZEANGIR.

Je connais tes dangers, ils redoublent mon zèle.

LE PRINCE.

Tu ne les sçais pas tous.

ZEANGIR.

Quelle crainte nouvelle ?....

28 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

LE PRINCE.

Lcoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur

Les charmes de la gloire avaient rempli mon cœur;

Tu sçais si l'amitié le pénètre & l'enstamme;

A ces deux sentimens dont s'occupait mon âme,

La Ciel en joint un autre, & peut-être ce jour....

ZÉANGIR.

Eh! bien

LEPRINCE.

A ce transport méconnais-tu l'amour?

ZÉANGIR.

Qu'entens-je! & quel objet ?

LE PRINCE.

Je prévois tes allarmes.

ZRANGIR.

Acheve.

LE PRINCE.

Il te fouvient que la faveur des armes,

Dans les murs de Tauris remit entre mes mains....

ZÉANGIR.

Azémire....

LE PRINCE.

Elle-même.

ZEANGIR.

O douleur ! à destins !

TRAGÉDIE. LE PRINCE.

Je te l'avais bien dit: ta crainte est légitime:

Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abime.

Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.

C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort,

J'en suis aimé, du moins, & sa tendresse extrême....

En croirai-je ma vue ?... ò Ciel! c'est-elle-même.



SCENE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE.

LE PRINCE.

A Zémere, est-ce-vous? qui vous ouvre ces lieux?

Quel miracle remplit le plus chèr de mes vœux?

Puis-je, ensin, devant vous montrer la violence

D'un amour, loin de vous, accru dans le silence?

Comptiez-vous quelquesois, sensible à mes tourmens,

Des jours dont ma tendresse a compté les momens?

J'ôse encor m'en statter, mais daignez me le dire.

Vous baissez vos regards, & votre cœur soupire!

Je vois...ah! pardonnez, ne craignez point ses yeux.

Qu'il soit le consident, le témoin de nos seux.

Je vous l'ai dit cent sois, c'est un autre moi-même.

Ce séjour, cet instant m'ossre tout ce que j'aime:

Mon bonheur est parsiit...... Vous pleurez... tu pâlis......

De douseur & d'essroi vos regards sont remplis.....

30 MUSTAPHA ET ZËANGIR, ZËANGIR.

O tourment!

AZĖMIRE.

Jour affreux!

LE PRINCE.

Quel transport I quel langage !

Du fort qui me pourfult est-ce un nouvel outrage?

ZEANGIR.

Non: c'est moi seul ici qu'opprime son courroux. C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups. Il me perce le cœur par la main la plus chère: J'aime, & pour mon rival il a choisi mon frère.

LE PRINCE.

Cieux!

ZÉANGIR.

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein,
Dans ce piège satal m'a conduit de sa main.
Sa cruelle bonté secondant mon adresse,
A permis à mes yeux l'aspect de la Princesse;
J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret
Pour attendrir, hélas ! un cœur qui t'adorait :
Je venais à tes yeux, dévoilant ce mystere....
Cruelle, eh ! quel devoir vous sorçant à vous taire,
Me laissait ennivrer de ce poison satal ?
A-t-on craint de me voir ha îr un tel rival ?

AZÉMIRE.

Je l'avouerai, Seigneur, ce reproche m'étonne; L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne; J'en plains même la cause, & je crois qu'en secret Déjà vous condamnez un transport indiscret. (au Prince.)

Vous n'avez pas pensé, Prince, que votre amante,
Négligeant d'étousser une stamme imprudente,
Fiere d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un srivole encens nourri sa vanité,
Et me justifier, c'est vous faire une offense;
Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Soussirez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels sermens redoublés me sorçaient à lui taire
Un secret....

LEPRINCE.

Ciel! Madame, un secret pour mon frère!

Eh! pouvais-je prévoir....

AZEMIRE.

Devait à tous les yeux me foustraire à jamais;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire,
Hélas! me chargeait-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce sejour pour vous si dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux & mon silence même,
Vingt sois ai souhaité de me cacher qui j'aime?
Mais non: je lui parlais de vous, de vos vertus;
Ensin, je vous nommais, que fallait-il de plus?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exha'er,
Repousser le secret que j'allais révéser.

LE PRINCE.

Oui, sans doute, & ce trait manquait à ma misère: Je devais voir couler les larmes de mon frère,

32 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux Contre un infortuné qui ne vit que pour eux. Mon ame à l'espérance était encore ouverte: C'en est fait; je l'abjure, & le Ciel veur ma perte. Je la veux comme lui, si je sais ton malheur.

ZĖANGIR.

Ta perte!... Acheve, ingrat, de déchirer mon cœur;
Il re fallait.... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie.
Ta perte!... & de quel crime... Il n'en est qu'un pour toi;
Tu viens de le commettre en doutant de ma soi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maitresse;
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler par-tout les pleurs du désespoir:
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné?
Ne suis-je pas entin le seul insortuné?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage?

C'est un frere, un ami qui me fait cet outrage!

Cruel! quand ton amour au mien veut s'immoler,

Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler!

Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,

Certe vertu n'a rien dont la mienne s'étonne:

Le Ciel, en te privant d'un ami couronné,

Te ravirait bien plus qu'il ne t'aurait donné:

Mais te voir à mes vœux facrisser ta slamme,

Senur tous les combats qui déchirent ton ame,

Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits, Que le seul désespoir de t'égaler jamais; Ce supplice est affreux, si tu peux nie connaître.

ZÉANGIR.

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.

Mon frère, laisse-moi; dans mes vœux consondus,

Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus;

Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre;

Tu dois vivre & m'aimer; moi, vivre & te désendre:

Tout l'ordonne, le Ciel, la nature, l'honneur.

Respecte cette loi qu'ils sont tous à mon cœur.

Je t'en conjure ici par un srère qui t'aime,

Par toi, par tes malheurs;... par ton amour lui-même.

(à Azémire.)

Joignez-vous à mes vœux; c'est à vous de séchir Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir,

LE PRINCE avec transport.

C'en est fait, je me rends; ce cœur me justifie.

Je vous aime encor plus que je ne hais la vie:

Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi;

Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.

Va, ne crains point, ami, que ma sierté gémisse;

Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,

Mon cœur de tes biensaits puisse être humilié.

Eh! connait-on l'orgueil auprès de l'amitié?



34 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,



SCENE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

PARDONNEZ si déja mon zèle, en diligence, A vos épanchemens vient mêler ma présence; Mais d'un subit effroi le Palais est troublé. Déja près du Sultan le Visir appellé, (Au Prince.)

Prodigue contre vous les conseils de la haîne.

La moitié du Serrail, que sa voix seule entraîne,

Séduite des long-tems, s'intéresse pour lui.

Même on dit qu'en secret un plus puissant appui...;

Pardonnez.... Dans vos cœurs mes regards ont dù lire,

Mais une mêre... Hélas! je crains....

LE PRINCE.

Qu'oses-tu dire ?

ZÉANGIR, transports.

Acheve.

ACHMET.

Eh I bien, I'on dit qu'invisible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret,
On redoute un courroux qu'elle force au silence.
On craint son artifice, on craint sa violence,

· Mais un bruit dont sur-tout mon cœur est consterné. . .
Le Sultan yeut la voir & l'ordre en est donné.

AZÉM!RE.

Ciel !

10

12

4

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue,
On parle d'une lettre au Sultan inconsue....

LE PRINCE.

(à Zéangir).

Dieu! mon fort voudrait-il?.... Tu fauras tout....

ACHMET.

Seigneur,

Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre & quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odjeux Ministre:
Le Visir, je vondrais envain vous le cacher,
Aux bras de vos soldats devait vous arracher.

LE PRINCE.

Que dis-tu?

ACHMET.

Le péril arrêta son audace.

Cher Prince, devant vous si mes pleurs trouvent grace,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous soussirez les avis,
Modérez vos transports, & loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première;
Il aima votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez... Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

Cij

36 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,



SCENE V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

QUEL est donc ce péril dont je t'ai vi frémir ! Cette lettre fatale.... Ami, daigne éclaireir.

LE PRINCE.

l'accroitrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

LE PRINCE.

Avant que mon père
Demandât la Princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses ses pour tenter ma soi.
Ami, tu me connais, & mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissans, quelle sut ma réponse;
Mais lorsque, chaque jour, ses vertus, ses attraits....
Je t'atrache le cœur....

ZÉANGIR.

Non , mon cœur eft en pais,

Pourfuis:

TRAGÉDIE.

O Ciell.. Eh bien!.. Brûlant d'amour pour elle; Et depuis, accablé d'une absence cruelle, Je crus que je pouvais, sans blesser mon devoir, De la paix à Thamas présenter quelqu'espoir, Et demander pour prix d'une heureuse entremise, Que la main de sa fille à ma soi sut promise. Nadir, de mes desseins sidèle consident, Autorisé d'un mot, partit secrètement; J'attendais son retour. J'apprends qu'en Assyrie Attaqué, désendant mon secret & sa vie, Accablé sous le nombre, il avait succombé.

ZĖANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.

Je vois ce que prépare une mère inhumaine,

Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardi sa haine.

Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,

Bientôt son Empereur...,

LE PRINCE.

Que dis-tu? Quoi, tu crains! . . .

ZÉANGIR.

Non, mon ame à ta foi ne fait point cette offense.

Sans crainte pour ses jours, je vole à ta désense.

Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.

Il en est un sur-tout.... J'en frémis.... Ecoutez.

Je jure ici par vous que dans cette journée,

Si je pouvais surprendre, en mon ame in lignée;

Citi

38 MUSTAPHA ET ZÉANGIR, &c.

Quelque desir jaloux, quelque perside espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili.... Non, il n'est pas possible.
Le Ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
Et satisfait d'un cœur trop longtems combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

Fin du fecond Acte.





ACTE HIL.



SCENE PREMIERE. SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

PRENEZ place, Madame; il faut que dans ce jour Votre ame à mes regards se montre sans détour: Le Prince dans ces lieux vient ensin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses Soldats viennent de me l'apprendre. SOLIMAN.

Vous jugerez des miens: daignez, quelques momens,
Vous jugerez des miens: daignez, quelques momens,
Vous imposer la Loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste désiance;
Et son retour d'ailleurs fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'allarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes;
Mais il faut éclaireir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du Visir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
C iv

40 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

Je n'examine point si , pour mieux me confondre, De concert avec lui..., yous pourrez me répondre. Hélas! il est affreux de soupçonner la foi Des cœurs que l'on chérit & qu'on croyait à foi. Mais an bord du tombeau telleest ma destinée. Par d'autres intérêts maintenant gouvernée, Aux foins de l'avenir vous croyez vous devoir; Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir; Et malgré mes vieux ans, ma tendresse constante A vos destins futurs n'est point indifférente. Mais vous n'espérez point que pour votre repos Je répande le sang d'un fils & d'un héros, Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père. Je ne veux écouter ni foupçons ni colère. Ce ferrail, qui jadis, fous de cruels Sultans, Craignait de leurs fureurs les caprices sanglans. A connu, dans le cours d'un regne plus propice, Quelquefois ma clémence & toujours ma justice. Juste envers mes sujets, juste envers mes enfins, Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans. Après un tel aveu, parlez, je vous écoute, Mais que la vérité s'offre fans aucun doute. Je dois, s'il faut porter un jugement cruel, En répondre à l'Etat, à l'avenir, au Ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.

De vous, de votre fils enfecret occupée,

J'ai dû, fant m'expliquer fur ce grand intérêt,

Muette, avec l'Empire, attendre fon arrêt.

Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte

D'un filence affecté trop femblable à la feinte,

De mon ame à vos yeux j'ouvrirai les replis.

Je détefte le Prince & j'adore mon fils;

Ainsi que vons, du moins, je parle avec franchise;

Et loin qu'avec effort ma haine se déguise,

J'ose entreprendre ici de la justifier,

Vous invitant vous même à vous en désier.

Je ne vous cache point, qu'est-il besoin de seindre?

Que prompt en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un Visir sidele emprunté les avis,

Et, moi-même, éclairé les pas de votre sis;

Tout sondait messoupçons, un père les partage.

Eh! qui donc en effet, pourrait voir fans ombrage,
Un jeune ambitieux, qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a féduits disposant à son gré,
A vous intimider semble mettre sa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire?
Qui, mandé par son maitre, a jusques à ce jour,
Fait douter de sa soi, douter de son retour;
Et du grand Soliman a réduit la puissance
A craindre, je l'ai vu, sa désobéissance?
Qui, j'ose l'attester, & mes garans sont prêts,
Achete ici des yeux ouverts sur vos secrées;
Parle, agit en Sultan; & , si l'on veut l'entendre,
Et la guerre & la paix de lui seul vont dépendre.
Oui, Seignem, oui vous dis-je, & peut-être aujourd'hai
Vous en aurez la preuve & la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel!

ROXELANE.

D'un fils, d'un fujet est-ce donc la conduite! Et depuis quand, Seigneur, n'en craint-on plus la fuite?

42 MUSTAPHA ET ZÉANGIR 3

Est-ce dans ce séjour?....vainement sous vos loix, La clémence en ces lieux fit entendre sa voix. Une autre voix , peut-être , y parle plus haut qu'elle : La voix de ces Sultans qu'une main criminelle. Sanglans, a renversés aux genoux de leurs fils: La voix des fils encor, qui près du trône affis, N'ont point devant ce trône assez courbé la tête. Il le sait: d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ? Sans doute mieux qu'un autre il connaît fon pouvoir : De l'empire , en effet , il est l'unique espoir. Eh! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'yvresse ... Ofer à vos vieux ans égaler sa jeunesse, Et d'un héros l'honneur des Sultans, des guerriers, Devant un fier foldat abaiffer les lauriers ? Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence ? Est-ce un camp qui frémit aux portes de Bizance ? Un peuple de mutins, esclaves factieux, De leur maître indigné tyrans capricieux? Ah! Seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même; Que rassurant Selim, dans un péril extrême, Vous vintes dans ses mains ici vous déposer; Quand ces mêmes foldats, ardens à tout ôfer, Pour vous, malgré vous feul, plein d'un zele unanime, Rebelles, prononçaient votre nom dans leur crime? On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis, Plein d'un noble courroux contre ses ennemis, Et tombant à ses pieds, otage volontaire, Echapper au malheur de détrôner un père. Tel était le devoir d'un fils plus soupçonné, Et votre exemple au moins l'a déja condamné.

TRAGÉDIE.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire. Celui qui sut bon fils doit être aussi bon père; Et quand vous rappellez ces preuves de ma foi, Votre voix m'avertit d'être digne de moi. Des revers des Sultans vous me tracez l'image : Je reconnais vos soins, Madame, & je présage Que, grâce aux miens peut-être, un fort moins rigoureux; Ecartera mon nom de ces noms malheureux. Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête, A des fils soupçonnés ont demandé leur tête. Oui ; mais n'ont-ils jamais , après ces re les coups , Détefté les transports d'un aveugle courroux ? Hélas I si ce moment doit m'offrir un coupable, Peut-être que mon fort est affez déplorable. Serai-je donc rangé parmi ces Souverains Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains, Réduits à s'imposer ce fatal facrifice? Malheureux qu'on veut plaindre & qu'il faut qu'on haisse ! Quelqu'éclat dont leur regne ait ébloui les yeux, De ces grands châtimens le fouvenir affreux, Eternifant l'effroi qu'imprime leur mémoire, 'Mêle un fombre nuage aux rayons de leur gloire. Le nom de Soliman , Madame , a mérité De parvenir sans tache à la postérité. Dans mon cœur vainement votre cruelle adrelle Cherche d'un vil dépit la vulgaire faiblesse, Et voudrait par la haîne irriter mes soupçons; J'écarte ici la haine & pése les raisons, L'intérêt de mon sang me dit pour le désendre, Qu'un coupable en ces lieux eut tremblé de se rendre;

44 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

Qu'adoré des Soldate. Je l'étais comme lui.

ROXELANE.

Comme lui des Perfans imploriez-vous l'appui?
SOLIMAN.

Des Persans.... Lui I grands Dieux! je retiens ma colère a Ce n'est pas vous ici que dolt en croire un père. Que des garans certains à mes yeux présentés, Que la preuve à l'instant.

ROXELANE.

Je le veux. SOLIMAN, se levant,

Arrêtez

Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son Juge doit l'entendre,
Que mon fils soit présent.... Faites venir mon fils

(Roxelane se lève, le Visir parait.)

Que veut-on?



SCENE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN,

OSMAN.

J'ATTENDAIS le moment d'être admis, Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires. Ali, ce brave Ali, ce Chef des Janissaires, Qui même sous Sélim s'est illustré jadis, Et, malgré son grand âge, a suivi votre fils, Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre; Il apporte un secret qu'il a craint de commettre. Le salut de l'Empire, a-t-il dit, en dépend; Et des moindres délais il me rendait garant. J'ai cru que son grand nom, ses exploits....

SOLIMAN.

Qu'il paraisse.

ROXBLANE, à part.

Que veut-il?

SOLIMAN, lui faifant signe de sortir. Vous sçavez quelle est votre promesse.

ROXLANE.

Je ne reparaitrai que la preuve à la main.



SCENE III. SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

QUEL soin pressant t'amène, & quel est ton dessein? Veux-tu qu'il se retire? A L I.

Il le faudrait peut-être.

Mais : viens contre lui m'adresser à son maître;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit & mourra sidèle.
J'ai sçu calmer des siens & la sougue & le zèle,
Ils te revèrent tous, Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un Héros.

46 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

« Ah! du moins, disaient-ils, dans leur secret murmure. » Ah! si la vérité confondait l'imposture ! » Si détrompant un maître & cherchant ses regards. » Elle ôsait pénétrer ces terribles remparts ! » Mais la mort punirait un zèle téméraire ». On peut près du cercueil hasarder de déplaire, Sultan ; d'un vieux Guerrier ces restes languissans, Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans. Exposés pour ton fils que tout l'Empire adore. S'ils sauvaient un Héros, te serviraient encore. De notre amour pour lui ne prends aucuns foupçons : C'est le Grand Soliman qu'en lui nous chérissons : Il nous rend tes vertus & tu permets qu'on l'aime. Mais crains ses ennemis; crains ton pouvoir suprême . Crains d'éternels regrets & sur-tout un remord. J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort?

SOLIMAN.

J'estime ce courage & ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux impredent ni cruel.
J'aime un sils innocent, je le hais criminel:
Ne crains pour lui que lui. L'audace & l'artifice
En moi de leurs surcurs n'auront point un complice.
Contien dans son devoir le soldat turbulent:
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dister mon arrêt qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance:
Vas, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le fort de ton fils je suis donc sans effroi,



SCENE IV. SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

A PPROCHEZ: à mon ordre on daigne enfin se rendre.

J'ai cru qu'avant ce jour je pouvais vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, Seigneur, expirante en mes bras.....

SOLIMAN.

Elle n'est plus! je dois des regrets à sa cendre,

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un fouvenir trop tendre....

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au Ciel qu'à de justes raisons Je pusse voir encor céder d'autres soupçons, Sans que de vos soldats l'audace & l'insolence Vinssent d'un sils suspest attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports esfrénés
Qu'en ces lieux ma présence a déjà condamnés.
Ah l Seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas l qu'à mon malheur;
C'est mon sunesse sort qui parle en ma faveur.

48 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

Privé de vos bontés, où je pouvais prétendre, l'inspire une piné plus pressante & plus tendre.

SOLIMAN

Peut-être il vaudrait mieux leur en inspirer moins :
Peut-être qu'un sujet devait borner ses soins
A sçavoir obéir, à saire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés.....

LEPRINCE.

O Ciel ! le croyez-vous !

SOLIMAN.

Non : puisque vous vivez.

T



SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promesse accomplie;
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous;
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accuse, vous pourrez vous désendre,

LEPRINCE.

A ce trait généreux j'avais droit de m'attendre.

SOLIMAN,

.

SOLIMAN, prenant la lettre.

"A vos desirs on resula la paix,

"Un heureux changement vous permet d'y prétendre.

"Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits

"Le Sultan voudra condescendre.

"Les raisons de cette offre & le prix que j'y mets,

"Je les tairai; Nadir doit seul vous les apprendre."

Que vois-je l'avouerez-vous cette lettre, ce seing ?

LE PRINCE.

Oui, ce billet, Seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Hola, Gardes.

.

LE PRINCE.

Je dois vous paraître coupable,
Je le sçais. Cependant si le sort qui m'accable
Souffrait que votre sils pût se justisser,
Si mon cœur à vos yeux se montrait tout entier....

ROXELANE.

(Au Prince.) (Au Sultan.) (Au Prince.)

Il le faut.... Permettez.... Vous n'avez rien à craindre.

Parlez, Nadir n'est plus, & vous pouvez tout seindre.

LE PRINCE.

Barbare! à cet opprobre étais-je réservé?

Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,

D'un père, d'un Sultan déployez la puissance.

Par mille affreux tourmens éprouvez ma constance,

D

so mustapha et zeangir,

Je puis chérir des coups que vous aurez portés, Mais ne me livrez point à tant d'indignités. Votre gloire l'exige, & votre fils peut croire.....

SOLIMAN.

Perfide, il te fied bien d'intéreffer ma gloire,
Toi! qui veux la flétrir, toi, l'ami des Perfans!
Toi, qui devant leur maître, avilis mes vieux ans!
Qui sçachant contre lui quelle sureur m'anime....

LE PRINCE.

Ah! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime; Que sans ce sier courroux j'aurais pu...non, jamais.

(Montrant Roxelane,)

J'ai mérité la mort, & voilà mes forfaits.

Cette lettre en vos mains, Seigneur, m'accufait-elle,

Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,

L'ordre de m'arrêter dans mon camp.....

SOLIMAN.

Justes Cieux !

1

Tu squais.... je vois tout. D'un écrit odieux Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère, Il demande à Thamas des secours contre un père.

LE PRINCE.

Traitre! c'en est affez. Qu'on l'ôte de mes yeux:



TRAGÉDIE.

12

HE SHE WILLIAM SHE SHE SHE SHE

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ZÉANGIR.

LEPRINCE, voyant Zéangir.

CIEL!

(* C

.

ZÉANGIR.

(A part.)

Mon père, daigner. . . . O mère trop cruelle !

SOLIMAN.

Quoi! sans être appellé.

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle !

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGTR.

Suspendez un moment...:

LE PRINCE.

Ah! qu'il sussifée au moins à cet embrassement.

Va, de ton amitié cette preuve dernière

A trop bien démenti les fureurs de ta mère;

Elle surpasse tout, sa rage & mes malheurs,

Et la haine qu'on doit à ses persecuteurs.

(Il fort.)

きき

Dij

52 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,



SCENE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

QUEL orgueil!

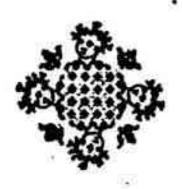
ZÉANGIR.

Ahl craignez que dans votre vengeance....
SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence, Et j'aimerais, mon sils, à vous voir généreux, Si le crime du moins pouvait être douteux: Mais ne me parlez point en faveur d'un perside Qui peut-être déja médite un parricide.

(& Roxelane).

J'excuse votre haine, & je vais de ce pas Prévenir les effets de ses noirs attentats.





SCENE VII. ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Q U o 1, déjà votre haine a frappé sa vistime ! Un père en un moment la trouve légitime !

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable, il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il ferait innocent.

ROXELANE.

Le Ciel me l'a donné, peut-être en sa colère.

ZEANGIR.

Le Ciel vous l'a donné....pour attendrir sa mère.

Je veux croire & je crois que prête à l'opprimer,

Contre un coupable ici vous pensez vous armer;

Et l'amour maternel que dans vous je révère,

(Car je combats des vœux dont la source m'est chère)

Abutant vos esprits sur moi seul arrêtés,

Vous persuade encor ce que vous souhaitez;

Mais cet amour vous trompe, & peut être sunesse.

ROXELANE.

Dieu, quel aveuglement l'e crime est manifeste, Son père en a tenu le gage de sa main.

54 MUSTAPHA ET ZEANGIR,

ZÉANGIR, à part.

Que ne puis-je parler !

ROXELANE.

Vous frémissez en vain.
Abandonnez un traitre à son sort déplorable.

Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable.

Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,

Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs; Quel brillant avenir le destin vous présente;

Cet éclat des Sultans, cette pompe imposante,

L'Univers, de vos loix docile aderateur,

Et la gloire plus belle encor que la grandeur;

La gloire que vos vœux....

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trone acquis fans crime.

ROXELANE.

Quel crime commets-tu?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi;

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable & c'est-là votre excuse.

Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse....

ROXELANE.

Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir ...

ZÉANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir ?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'yvresse; Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse, Il a sçu, plus prudent, par cette illusion, Técartant du sentier de son ambition...

ZÉANGIR.

Quoi, vous doutez

ROXELANE.

Eh! bien, je veux le croire, il t'aime:
Ainsi que toi, mon sils, il se trompe lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le cœur des humains & votre propre cœur.
Mais le tems, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,
Du Monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras....

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maitre ! ô Ciel , ah ! quitte un vain prestige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige!

D iv

56 MUSTAPHA ET ZÉANGIR, ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux....

Encor, si tu vivais dans ces climats heureux,

Qui, grace à d'autres mœurs, à des loix moins sévères,

Peuvent offrir des Rois que chérissent leurs frères;

Où, près du maître assis, brillans de sa splendeur,

Quelquesois partageant le poids de sa grandeur,

Ils vont à des sujets placés loin de sa vue

De leurs devoirs facrés rappeller l'étendue.

Et marchant, sur sa trace, aux conseils, aux combats,

Recueillent les honneurs attachés à ses pas!

Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,

On mette son orgueil à s'immoler pour elle,

Le conçoiscet essort. Mais en ces lieux! mais toi!

ZEANGIR.

Il est fait pour moname, il est digne de moi.

Est-ce donc un essort que de chérir son frère?

Serait-ce une vertu quelque part étrangère?

Ai-je dù m'en désendre? Eh! quel cœur endurci

Ne l'eut aimé par-tout comme je l'aime ici?

Par-tout il eut trouvé des cœurs aussi sensibles;

Un père, hélas! plus doux....des destins moins terribles.

Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.

Si mon nom près du sien s'est placé quelquesois,

C'est lui qui vers l'honneur appellait ma jeunesse,

Encourageait mes pas, soutenait ma soiblesse;

Sa tendresse inquiete au milieu des combats,

l'rodigue de ses jours, m'arrachait au trépas,

La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime, Dont le cœur est avare envers l'amitié même, Lui femblait le trahir, & manquait à ses vœux, Si son éclat, du moins, ne nous couvrait tous deux, Cent sois....

ROXBLANE.

Ah! c'en est trop, vas, quoiqu'il ait pu faire, Tu peux tout acquitter par le fang de ta mère.

ZÉANGIR.

O Ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon sang: lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne sait oublier.
Sous les yeux de son sils, ma rivale en silence,
Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.
Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume & le siel de ses longs déplaisirs,
Il revient poursuivi de cette affreuse image;
Et lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme & sière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son sorsait attesté par son seing.
Dis-moi si pour le trône élevé dès l'ensance,
Le plus sier des humains oubliera cette offense.

ZĖ ANGIR.

Je vais vous étonner; le plus sier des humains Verrait, sans se venger, la vengeance en ses mains. Le plus sier des humains est encor le plus tendre.... Je prévoyais qu'ici vous ne pourriez m'entendre; Mais, quoique vous pensiez, je le connais trop bien....

58 MUSTAPHA ET ZÉANGIR, ROXELANE.

Infenfe!

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage;
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa soi,
Et vos jours sont facrés pour lui, comme pour moi;
Il sçait trop qu'à ce coep je ne pourrais survivre.

ROXELANE.

J'enten le, pour prix des soins où l'amitié vous livre, Sa bonté fouffiira que du plus beau deffin, Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin; Et ramper, vile ciclave, & rebut de fa haine, En des lieux où vingt ans j'ai marché souveraine. Décidons notre fort & daignez écouter Ce qu'un amour de mère avait sçu me dister. De mon époux, bientôt, je veis pleurer la perte; Et de la gloire ici la carrière est ouverte: Soliman la cherchait; mais détellant Thamas, Malgré moi cette haine en détournait ses pas. Loin de porter ses coups à la Perse abattue, Dans ses vastes déferts sans fruit toujours vaincue, Il fallait s'appuyer des secours du Persan. Contre les vrais rivaux de l'Empire Ottoman. L'Hymen fait les traités, & la main d'Azémire Pourrait unir par vous & l'un & l'autre Empire.

ZĖANGIR.

Par moi!

TRAGÉDIE.

59

l'offre à vos vœux la gloire & le honheur.

ZEANGIR.

Le bonheur ! désormais est-il sait pour mon cœur ? Si vous sçaviez....

ROXELANE.

Mon fils, je fçais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle?

ROXELANE.

Vous l'aimer.

ZÉANGIR.

Je l'adore & je suis.... Ah! cruelle l O Ciel! dont la rigueur vend si cher les vertus, D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.



60 MUSTAPHA ET ZÉANGIR, &c.



SCENE VIII.

ROXELANE, feule.

VOLLA donc de ce cœur quel est l'endroit sensible.

Allors, frappons un coup plus sûr & plus terrible.

Mon sils est amoureux, sans doute il est aimé.

Intéressons l'objet dont il est entlammé.

Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre;

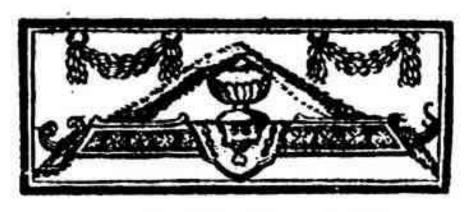
Mais l'amour va parler, j'ose tout en ettendre.

Espérons. Qui pourreit triompher en un jour

Des charmes d'un E. pire & de ceux de l'amour?

Fin du croistème Atle.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE. ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

No N, je n'ai point douté qu'un héroïque zele
Ne signalit toujours votre amitié sidelle;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté
Aujourd'hui de vous seul attend sa liberté.
La Sultane me quitte; & , dans sa violence...
Quel entretien satal & quelle considence!
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon estroi.
Je respire par vous; & , dans ma tendre estime,
J'ose encore implorer un rival magnanime:
Je tremble pour le Prince, & mes vœux éperdus
Lui cherchent un asyle auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle, Je n'ai pu désarmer une main maternelle.

62 MUSTAPHA ET ZEANGIR, .

Ma mère, en son erreur, se slatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, sixés pour moi, me parlent contre lui;
Que le sang de Thamas doit détester mon srère.
Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère
Que la séduction d'un amour mutuel
M'intéresse par vous à son projet cruel;
Il scra consondu. Dejà jusqu'à mon père
Une lettre en secret a portèma prière:
On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé,
C'est par son ordre ici que je suis appellé.
J'obtiendrai qu'à ses yeux le Prince reparaisse,
Je saurai pour son sils réveiller se tendresse.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui,
Et, tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZEMIRE.

Je retiens les transports de ma reconnaillance. Mais parpitié, peut-être, on me rend l'espérance: Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs, Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs. Que de périls pretlans? le Visir, votre mère, Moi-même, cette lettre, & ce fatal mystère. Un Sultan fonpçonneux, l'yvresse des foldats, L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas, Horreur toujours nouvelle & par le tems accrue, Que fans fruit la Sultane a même combattue! Ah! fi dans les dangers qu'on redoute pour moi, Ceux du Prince à mon cœur inspiraient moins d'effroi Je vous dirais, forcez son généreux silence; Dévoilez son secret, montrez son innocence : Haureuse, si j'avais, en voulant le sauver, Et des périls plus grands, & la mort à braver.

TRAGÉDIE.

63

Comme elle sait aimer! je vois toute ma perte. Pardonnez: ma blessure un instant s'est ouverte;

Laissez-moi : loin de vous , je suis plus généreux, Le Sultan va paraître : on vient. Fuyez ces lieux.



SCENE II. SOLIMAN, ZEANGIR.

ZÉANGIR.

Sour rez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence Qui rendà mes regards votre auguste présence, Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me désendre.
Dans ces premiers momens j'ai bien voulut entendre:
Mais que vas tu me dire en saveur d'un ingrat,
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat?
De ce triste entretien quel fruit peux tu prétendre?
Et de ma complaisance, hélas! que dois je attendre?
Hors ladouceur de voir que le Ciel aujourd'hui,
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui;

ZÉANGIR.

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire.

L. Prince a pour appui les bontés de son père.

Vous l'aimâtes, Seigneur; je vous aivu cent sois

Entendre avec transport & conter ses exploits.

i

64 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

Des splendeurs de l'Empire en tirer le présage, Et montrer ce modèle à mon jeune courage. Depuis plus de huit ans, éloigné de ces lieux, On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi! quand toi même as vu jusqu'où sa violence

A fait de ses adieux éclater l'insolence!

ZEANGIR.

Gardez de le juger fur un emportement,
D'une ame au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammait son courage.
On excuse l'orgueil qui sepousse un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi! menacer à mes yeux! Dès long-tems....

Z É A N G I R. Pardonnez, il était malheure ux;

Dans les rigueurs du fort fon ame était plus fière : Tels sont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère. Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis, Embrasser vos genoux, vous rendre votre fils, J'en répons.

SOLIMAN.

Eh! pourquoi réveiller ma tendresse Quand je dois à mon cœur, reprocher ma faiblesse, Quand un traitre aujourd'hui sollicite Thamas? Quand son crime avéré....

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'est pas : Croyez-en l'amitié qui me parle & m'anime; De tels nœuds ne sont point ressertés par le crime. Ouelque Quelques soient les garans qu'on ose vous donner, Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner. En l qui sçait si fermant la bouche à l'innocence....

SOLIMAN.

Va, son sorfait lui seu l'a réduit au silence. Eh! peut il démentir ce camp, dont les clameurs Déposent contre lui pour ses accusateurs?

ZEANGIR.

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se désendre. Daignez, daignez, du moins, le revoir & l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu? Ciel ! qui ? lui ! qu'il paraisse à mes yeux! Me voir encor braver par cet audacieux!

ZÉANGIR.

Eh! quoi l'votre verta, Seigneur, votre justice De ses persécuteurs se montreraient complice à Vous avez entendu ses mortels ennemis, Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre sils, L'héritier de l'Empire! Ah! son père est trop juste. Où serait, pardonnez, cette clémence auguste, Qui dicta vos décrets, par qui vous essacez Nos plus sameux Sultans près de vous éclipses à

SOLIMAN.

Eh l'qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avait pris ma prudence,
D'étousser mes soupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain?
D'ordonner que présent, &, prêt à les consondre,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre?

Ь.

Hélas ! je m'en flattais : & lorfque ses soldats Menacent un Sultan des derniers attentats, Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui m'arrête? Quel autro dans leur camp n'eût fait voler fa tête ? Et moi, loin de frapper, je tremble, en ce moment, Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement, Malgré moi , ne m'arrache un ordre nécessaire. Eh! qui sçait si tantôt, secondant ta prière, Ce reste de bonté qui m'enchaine le bras, N'a point porté vers toi mes regrets & mes pas? Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable. A pleurer avec toi le crime & le coupable ? Hélas! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans, Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférens, Contraint de renfermer mon chagrin folitaire. J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère; Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa désense.

Ah! si vos yeux trop tard voyaient son innocence,
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en esset vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrais, mon fils, sans toi, sans ta tendresse, Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse. Je te rends grâce, ò Ciel, qui, dans ta cruauté. Veux que mon masheur même adore ta bonté; Qui dans l'un de mes fils prenant une victime, De l'autre me fais voir la douleur magnanime,

Oubliant les grandeurs dont il doit hériter, Pleurant au pied du Trône & tremblant d'y monter.

ZĖANGIR.

Ah! fi vous m'approuvez, fi mon cœur peut vous plaire; Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère. Ces sentimens qu'en moi vous daignez applaudir, Communs à vos deux fils, ont trop sçu les unir. Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance; Le tems les a ferrés.... c'était votre espérance : Ah! ne les brifez point. Songez quels ennemis Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis. Quel triomphe pour eux! & bientôt quelle audace . Si leur haine apprenait le coup qui le menace! Quels vœux, s'ils contemplaient le bras levé sur lui ! Et dans quel tems veut-on vous ravir cet appui? Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave, Infester à l'envi le Danube & la Drave. Rhodes n'est plus. D'où vient que ses sièrs désenseurs ; Sur le rocher de Malthe insultent leurs vainqueurs? Et que sont devenus ces projets d'un grand homme, Quand vous deviez, Seigneur, dans les remparts de Rome. Détruifant des Chrétiens le culte florissant, Aux murs du Capitole arborer le Croissant ? Parlez, armez nos mains, & que notre jeunelle Fasse encor respecter cette auguste vieillesse, Vous, craint de l'Univers, revoyez vos deux fils Vainqueurs, àvos genoux retomber plus foumis, Baifer avec respect cette main triomphante, Incliner devant vous leur tête obéissante, Et charges d'une gloire offerte à vos vieux ans, De leurs doubles lauriers convrir vos chevenx hlancs.

Eij

Vous vous troubléz, je vois vos larmes se répandre. S'O L I M A N.

Je cède à ta douleur & si noble & si tendre.

Ah! qu'il soit innocent & mes vœux sont remplis.

Gardes, que devant moi l'on amène mon sils.

ZEANGIR.

(Aux Gardes.)

Mon père.... demeurez.... Ah I fouffrez que mon zèle Coure de vos bontés lui porter la nouvelle; Je reviens avec lui me jetter à vos pieds.



SCENE III.

SOLIMAN, feul.

O Nature! à plaisirs trop long-tems oubliés!

O doux épanchemens qu'une contrainte austère
A long-tems interdits aux tendresses d'un père,
Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés!
Egalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc! ai-je oublié dans quels lieux je respire;
Et par qui mon ayeul dépouillé de l'Empire
Vit son sils ?.... Murs affreux! séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons;
Mon sils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la sureur téméraire
Malgré lui-même d'sait.... triste sort des Sultans
Réduits à redouter leurs sujets, leurs ensans!
Qui ? moi! je souffrirais qu'arbitre de ma vie.....

Monarques des Chrétiens que je vous porte envie!

Moins craints & plus chéris, vous êtes plus heureux.

Vous voyez de vos loix vos Peuples amoureux

Joindre un plus doux hommage à leur obéiffance,

Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,

Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,

Et, sans effroi, du moins, vous pouvez pardonner.



SCENE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZEANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce. Je veux bien oublier votre nouvelle audace. Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas Est un crime qui seul méritait le trépas. Offrir la Paix! qui, vous? De quel droit! à quel titre! De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre? Sçachez, si votre main combattit pour l'Etat, Qu'un Vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

LE PRINCE.

Oui, j'ai tâché du moins, Seigneur, de le paraître, Et mon sang prodigué....

SOLIMAN.

Vous ferviez votre maître.

Votre orgueil croirait-il faire ici mes destins? Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.

Un autre avec succès a marché sur ma trace, Et votre égal un jour....

LE PRINCE.

Mon frere! il me furpasse :

Le Ciel, quipour moi seul garde sa cruauté, S'il yous saisse un tel sils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je! à la grandeur joint-on la perfidie ? ZÉANGIR.

En fe montrant à vous, fon cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moss. Mais n'apprendrai-je pas Le prix que pour la paix on demande à Thamas? Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense, Vous a-t-il contre moi promis son assistance?

LE PRINCE.

Juste Ciel! ce soupçon me fait frémir d'horreur; Si le crime un moment sut entré dans mon cœur, (Vous ne penserez pas que la mort m'intimide,) Je vous dirais, frappez, punissez un perside, Mais se suis innocent, mais l'ombre d'un forfait....

SOLIMAN.

Eh! bien, je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE, après un moment de filence.

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse;

Mon respect s'y résout, sans espérer ma grace;

J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux.

J'ai craint, non le courroux d'un Sultan généreux,

Mais une main.... Seigneur, votre nom, votre gloire,

Soixante ans de vertus chers à notre mémoire

Tout me répond des jours commis a votre foi, Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs ?

....

LE PRINCE.

Cetécrit, ce message,

Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage, C'est celui de l'Amour; ordonnez mon trépas: Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le fang de Thamas!

LE PRINCE.

Oui , j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô Ciel! & qu'ôses-tu me dire ? Est-ce là le secret que j'avais attendu ? Voilà donc le garant que m'ossre ta vertu! Quoi! tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance, Et de mon ennemi tu brigues l'alliance!

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort, si votre haine....

SOLIMAN.

Eh! bien !

ZÉANGIR.

L'Amour est son seul crime, & ce crime est le mien."

Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime,

Ou prononcez sa grace, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel! de mes ennemis suis-je donc entouré?

E iv

ZÉANGIR.

De daux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O farprife! à douleur!

ZEANGIR.

Qu'ordonnez-vous ?

LE PRINCE.

Mon père,

Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière, Rien n'a pu me contraindre à ce cruel essort, Et je le fais ensin, pour demander la mort: Ne punissez que moi.

ZEANGIR.

C'eft perdre l'un & l'autre.

LE PRINCE.

C'est votre unique espoir.

ZEANGIR.

Sa mort ferait la vôtre.

LE PRINCE.

C'eft pour moi qu'il révele un secret dangereux.

ZEANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immolait l'amour qui feul peut vous déplaire.

ZEANGIR.

J'ai dû fauver des jours confacrés à fon père.

SOLIMAN.

Mes enfans, suspendez ces généreux débats.

O tendresse héroique l'admirables combats l'

Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse!

Mes yeux connaîtront-ils des larmes d'allégresse?

Grand Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?

De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs?

Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime,

Parmi tant de vertus, ait laissé place au crime.

Dieu! vous m'épargnerez le malheur....



S C E N E V. LES PRÉCEDENS, OSMAN.

OSMAN.

PAROISSEZ:

Le trône est en péril, vos jours sont menacés.

Transsuges de leur camp, de nombreux Jannislaires,
Des sureurs de l'armée insolens émissaires,
Dans les murs de Bizance ont semé leur terreur,
Séditieux sans ches, unis par la douleur.
Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.
En pálissant de crainte, ils frémissent d'audace;
Leur calme est estrayant, leurs yeux avec horreur
Des remparts du serrail mesurent la hauteur.
Déjà, dévançant l'heure aux prières marquée,
Les slots d'un peuple immense innondent la Mosquée,
Tandis que dans le camp un deuil séditieux
D'un désespoir sarouche épouvante les yeux,
Que des plus sorcenés l'emportement sunesse
Des drapeaux déchirés ensevelit le reste,

Comme si leur courroux, en les soulant aux pieds, Venait d'anéantir leurs sermens oubliés. Montrez-vous, imposez à leur soule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours : vas, pour toi seul un père s'épouvante. Frémis de mon danger, frémis de leur fureur; Et sur-tout sais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus; sans frémir je deviens leur ôtage;
J'aime à l'être, Seigneur; je dois ce témoignage
A de braves Guerriers qu'on veut rendre suspects,
Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah!s'il m'était permis! si ma vertu sidelle
Pouvait, à vos côtés désavouant leur zèle,
Se montrer, seur apprendre en signalant ma soi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi!

SOLIMAN, moment de silence.

Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée
Des plus audacieux en tout tems révéree.

Qu'au sidèle Nessir ce dépôt soit commis.

Va, mon destin jamais ne dépendra d'un sils.

Visir, à ses soldats, aux Vainqueurs de l'Asse
Opposez vos guerriers Vainqueurs de la Hongrie;

Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement,

Veillez sur le Serrail.





SCENE VI. ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR:

A RRÊTEZ un moment.

C'est vous qui de mon srère accusant l'innocence,
Contre lui du Sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, & conçois vos desseins:
Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des piéges qu'ici l'amitié me présente
Garantir, par pitié, ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours;
M'assigent un moment pour me servir toujours;
Que dans l'art de régner sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un si rare service,
Et que j'approuverai dans le sond de mon cœur,
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi , Seigneur , que mon âme à ce point abaissée. . . . ?

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.

Vous attendez de moi le prix de son trépas,

Et même en ce moment vous ne me croyez pas.

Quoiqu'il en soit, Visir, tâchez de me connaître:

D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être,

Ses dangers sont les miens, son sort fera mon sort,

Er c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.

Vous-même redoutez les sureurs de ma mère,

Tremblez autant que moi pour les jours de mon srêre;

A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez; Je vous en sais garant & vous m'en répondrez.

OSMAN, feul.

Quel avenir, & Ciel I quel destin dois-je attendre!



SCENE VII. ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

VIENS, les momens font chèrs, marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre,

ROXELANE.

Eh quoi?

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux !....

ROXELANE.

N'importe. Ciel! l'ingrat! ... Frappons les derniers coups. Le Sultan, hors des murs, va porter sa présence. Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet! ah! craignez.....

ROXELANE.

Quand un fort rigoureux

A voulu qu'un dessein terrible, dangereux Devint en nos malheurs notre unique espérance, Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence, Balancer les hazards, tout voir, tout prévenir; Et si le sort nous trompe, il faut sçavoir mourir,

Fin du quarrième Alle.



ACTE V.

Le Thédire représente l'intérieur de l'encein: sacrée, Nessir & les Gardes au fond du Théatre, le Prince sur le devant & assis au commencement du monologue.



SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, seul.

L'Ex cès du désespoir semble calmer mes sens; Quel repos! moi des sers! à douleur! à tourmens! Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage; Joins pour m'assaffiner l'artifice à la rage; A ton làche Visir dicte tous ses forfaits: Le traitre! avec quel art, secondant tes projets, De son récit trompeur la perside industrie Du Sultan par degrés réveillait la surie! Combien de ses discours l'adroite sausset A laissé, malgré lui, percer la vérité! Ce Peuple consterné, ce silence, ces larmes Qu'arrache ma disgrace aux publiques allarmes,

. ...

Ce deuil marqué du sceau de la Religion,
C'était donc le signal de la rebellion!
Hélas! prier, gémir, est-ce trop de licence?
Est-on rebelle ensin pour pleurer l'innocence?
Et le Sultan le craint! il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle appaiser la sureur!
Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse;
On m'aime en chérissant sa gloire & sa vieillesses
Suspect dans mon exil, nourri, presque opprimé;
A révérer son nom je les accoutumai;
Son sils à ses vertus se plut à rendre hommage:
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage!

On ne vient point : à Ciel ! on me laisse en ces lieux ; En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux, Où tant de criminels & d'innocens peut-être, Sont morts facrifiés aux noirs foupçons d'un maître! Que tarde le Sultan ? s'est-il enfin montré ? A-t-il vu ce tumulte , & s'est-il raffuré ? Et Zéangir! mon frère l à vertus! à tendresse ! Mon frère! je le vois, il s'allarme, il s'empresse; De sa cruelle mère il tléchit les sureurs ; Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs, Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime : .. Une feconde fois il s'immole lui-même. Quelle ardeur enflammait sa générosté, En se chargeant du crime à moi seul imputé ! Quels combats ! quels transports ! il me rendait mon père; C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère. Non, le Ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort; Non, j'ai trop accusé mon déplorable sort;

.

J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne: Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane. Mais quel bruit; ah! du moins.... que vois-je? le Visir! Lui, dans un tel moment! lui, dans ces lieux!



SCENE II. LE PRINCE, OSMAN.

OSMAN.

NESSIR,

Adorez à genoux l'ordre de votre Maître.

(Il lui remet un papier.)

LE PRINCE, assis, & après un moment de suence.'

Et vous a-t-on permis de le faire connaître?

OSMAN.

Bientôt yous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le Sultan ?

OSMA,N.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

LEPRINCE.

(A part.)

(Haut.)

Les révoltés! O Ciel ! contraignons-nous. J'espère Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du Sultan l'éloigne de ses yeux,

oo≹ a ≭ oo

80 MUSTAPHA ET ZEANGIR.

LEPRINCE, à part.

Zéangir éloigné I mon appui ! justes Cieux ! (Haut.)

Azémire....

OSMAN.

Azemire à Thamas est rendue;

Elle quitte Byfance.

LEPRINCE, & part.

Origueur imprévue !

(Haut.)

Quel présage ? Et Neste cet ordre

OSMAN.

Eft rigourenx.

Craignez de vos amis le secours dangereux.

Qui voudrait vous servir vous trahirait peut-être.

Ce séjour est sacré; puisse-t-il toujours l'être!

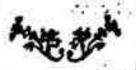
Souhaitez-le & tremblez : vos périls sont accrus :

Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus....

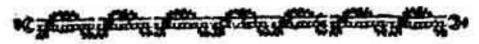
LE PRINCE.

Cessez: je sçai le prix qu'il faut que j'en espère; Roxelane avec vous les vantait à mon père. Sortez.

Vous atez lu , Nessir , obeistez.



SCENE III.



SCENE III.

LE PRINCE, seul.

Octent que de malheurs à la fois annoncés! Zéangir écarté! le départ d'Azémire! Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire! Craignez de vos amis le secours dangereux!... Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.

(A Neffir.)

Si l'on l'armait pour moi, si l'on forçait l'enceinte. ::: Tu frémis, je t'entends : . . . d'où peut naître leur crainte ? Leur crainte I on l'espérait : cet espoir odieux, Le Visir l'annonçait, le portait dans ses yeux. S'il ne s'en croyait fûr, eût-il ôfé m'instruire? Viendrait-il insulter l'héritier de l'Empire ? Comme il me regardait incertain de mon fort Mendier chaque mot qui me donnait la mort ! . Et j'ai dû le souffrir l'insolent qui me brave! Le fils de Soliman bravé par une cíclave ! Cet affront, cette horreur manquaient à mon destin; Après ce coup affreux le trépas...mais enfin, Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance? Qu'on attaque l'enceinte ? & fur quelle apparence...? Est-ce dans ce serrail que j'ai donc tant d'amis ? Parmi ces cœurs rampans à l'intérêt foumis, Qu'importent mes périls, mon fort, ma renommée? C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée. L'Esclave du pouvoir ne tremble point pour moi t A Roxelane ici tout a vendu sa foi...

Quel jour vient m'éclairer? Si c'était la Sultane !.... Ce crime est en effet digne de Roxelane. Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant, Le peuple épouvanté, le foldat frémissant : C'est elle qui l'excite: elle effrayait mon père, Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire. Les meurtriers sont prêts par sa rage apostés; Les coups sont attendus; les momens sont comptés. Grand Dieu! si le malheur, si la faible innocence Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance; Toi, dont le bras prévient ou punit les forfaits, Au lieu de ton courroux fignale tes bienfaits; Je t'en conjute, ô Dieu, par la voix gémissante Qu'éleve à tes Autels la douleur suppliante; Par mon respect constant pour ce père trompé Qui périra du coup dont tu m'auras frappé; Par ces vœux qu'en mourant t'offrait pour moi ma mère, Je t'en conjure....au nom des vertus de mon frère. Calmons-nous ; espérons : je respire : mes pleurs De mon cœur moins faili foulagent les douleurs : Le Ciel....qu'ai-je entendu ?..

> (Au bruit qu'on entend, les Gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entendun second bruit).

Frappe, ta main chancelle;

Frappe.

(Le second bruit se sait entendre. Ceux des Gardes qui sont à la droite du Prince passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, & en passant sorment un rideau, qui doit eacher absolument l'action de Nessir au yeux du Public.)

·Committed of the state of the

SCENE IV. LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, s'avançant jusques sur le devant du Thédire de l'autre côté.

Viens, fignalons notre foi, notre zèle; Courons vers le Sultan; défarmons les foldats, Qu'il reconnoisse enfin....

(En ce moment les Gardes qui environnajent le Prince mourant, se rangent & se développent de manière à laisser voir le Prince, à Zéangir & au Spetlateur.) O Ciell que vois-je ?....hélas!

Mon frère I mon cher frère I à crime , à barbarie ! (Aux Gardes.)

Monstres, quel noir projet, quelle aveugle futie ?

(Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir
jette les yeux).

Qu'ai-je lu? qu'ai-je fait ? Malheureux! quoi , ma main....
O mon frère! & c'est moi qui suis ton assassin!
O sort! c'est Zéangir que tu fais parricide!
Quel pouvoir sormidable à nos destins préside!
Ciel!

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étais envelopp é
Ton frère à leurs fureurs n'aurait point échappé.

Je plains le désespoir où ton ame est en proie.

La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.

Fij

Je te revois encor ; je ne l'esperais pas ; Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs! ah , c'en est fait!



SCENE V & derniere.

LE PRINCE, ZÉANGIR, SOLIMAN, ROXELANE,

SOLIMAN.

Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite!
Que vois-je! se peut-il?....mon fils mourant, à Cieux!

Il n'est plus.

SOLIMAN.

ROXELANE.

Quoi , Nessir , quel bras audacieux ?....

ZÉANGIR, se relevant de dessus le corps de son frère.

Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable, C'est Zéangir.

SOLIMAN.

O crime! à jour épouvantable!

TRAGEDIF.

ROXELANE, à part.

Jour plus affreux pour moi !

SOLIMAN.

Cruel, qu'espérais-tu?

ZĖANGIR.

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu; Des Soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas, dans leurs respects j'ai vu son innocence.

Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,

Tout mon cœur s'écriait, vous me rendez mon fils,

Et pour des jours si chers, quand je suis sans allarmes,

Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse & mes larmes...

ZÉANGIR, hors de lui, & s'adressant à Roxelanc.

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras; Vous dont l'ambition jouit de son trépas; Qui sur tant de vertus sermant les yeux d'un père, L'avez fait un moment injuste, sanguinaire....

(A Soliman.)

Pardonnez, je vous plains, je vous chéris...hélas !

Je connais votre cœur, vous n'y survivrez pas.

C'est la derniere sois que le mien vous offense:

(Regardant fa mère.)

Mon supplice finit, & le vôtre commence.

(Il se tue sur le corps de son frète.)

SOLIMAN.

O comble des horreurs !

86 MUSTAPHA ET ZËANGIR, ROXELANE.

O transports inouis !

SOLIMAN.

O père infortuné!

ROXELANE

Malheureuse! mon fils. Lui pour qui j'ai tout fait; lui, depuis sa naissance. De mon ambition l'objet, la recompense ! Lui, qui punit sa mère en se donnant la mort, Par qui mon désespoir me tient lieu de remord. Pour lui j'ai tout séduit , ton Visir , tonarmée. Je t'effrayais du deuil de Bizance allarmée. De ton fils en fecret j'excitais les foldats. Par cet ordre surpris tu signais son trépas; Je forçais sa prison, sa perte était certaine. L'amitié de mon fils a dévancé ma haine. Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein... Le Musulman le pense & je le crois enfin, Qu'une fatalité terrible, irrévocable, Nous enchaîne à ses loix, de son joug nous accable : Qu'un Dieu, près de l'abime où nous devons périr, Même en nous le montrant, nous force d'y courir; J'y tombe sans effroi ; j'y brave sa colère, Le pouvoir d'un Despote & les sureurs d'un père. Ma mort...

(Elle fait un pas vers son fils).

Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits. Monstre; de ses transports prévenez les effets. Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les sers & dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton sils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse;
Que le Ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,
Tabandonne au courroux de ces manes sanglans:
Que mon ombre bientôt redouble tes tourmens,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs, ma haine & ta surie.

Fin du cinquième & dernier Alle.

APPROBATION.

J'At lu par ordre de Monsieur le Lieutenant-Généra! de Police, une Tragédie intitulée: Muslapha & Zéangir, Tragédie en cinq Astes & en Vers, par M. de Chamfort; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce to Décembre 1777.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 10 Décembre 1777,

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

PRIVILÉGE DU ROL

OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE JET DE NAVARRES A nos amés & fraix Confeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maltres des Requêtes or-. dinaires de notre Hotel, Confeils Supérieurs, Prévot de Paris, Baillis, Ségéchaux, leurs, Lieutenant Civils, & autres nos Jula elciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amée la Veuve DUCHESME, Nous à fait exposet qu'elle destreroit faire Imprimer & donner au Public un Ouvrage Intitulé : Choix de Pieces da Thiaue François, &c. s'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage aurant de fois que bon lui femblera, & de le faite tendte & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de fix amées confécutives , à comptet du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduite d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Parit, dans t:ois mois de la date d'icelles, que l'imprefiion dudi: Ouvrage fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papiet E beaux carafteres; que l'Impétrante le conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1747, à peine de décheance de la prélente Permission: qu'avant de l'exposer en vente, le mamiscrit qui aura servi de copie à l'impreffion dudit Onvrage, fera temis dans le même étae ou l'approbation y aura été donnée; ès mains de notre très-cher & feat Chevallet , Garde des-Sceaux de France , le Sieur HUE DB MIROMENIL; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Chiteau du Louvre, un dans eclle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France , le sicur de MAUPIOU, & un dans celle dudit ficur Hue de Minomenie, le tout à peine de nullité des préfenter. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & les ayant cause, pleinement & paitiblement, fans [fouffrir qu'il lui foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulous que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, fol foit ajoutée comme à l'original, &c. Donni à Verfailles le onalème leur du mois de Septembre l'an de grace mil fept cent foixante-la &, & de notre régne le troilième.

Par le Roi en fon Confeil , LE BEGUB

Registre far te Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Litraires & Imprimeurs de Paris, No. 233. Pol. 222. Le préfent Privilège conformiment au Réglement de 2723. A Paris, ce 16 Segtembre 1776.

182